

« ments. Ne laissons pas à nos fils le soin de re-
 « nouer cette révolution. Je demande un gouver-
 « nement provisoire composé de cinq membres. »

Pendant que l'assemblée presque entière adopte par ses applaudissements ou par sa résignation cette motion, le jeune roi entre les genoux de sa mère contemple d'un regard distrait ce mouvement tumultueux de l'assemblée, et il applaudit de ses petites mains la motion qui le détrône. La duchesse d'Orléans froisse entre ses doigts le papier qui contient les mots notés par M. Crémieux. Elle les fait lire à M. Dupin qui paraît les approuver.

XIV.

M. Odilon Barrot entre et monte d'un pas lent et solennel l'escalier des orateurs qu'il a tant de fois monté et descendu aux applaudissements de l'opposition. Sa figure est pâle, ses sourcils plissés par l'inquiétude, son œil plus creux et plus plein de doute que jamais. Son front semble couvert du nuage de l'avenir. On le regarde avec respect. On sait que ce qui se passe sur son visage se passe dans son cœur. On peut avoir des doutes sur sa décision, on n'en a point sur sa conscience. Le patriotisme désintéressé est sa religion. La popularité est sa seule faiblesse. Il a flotté toute sa vie entre la république et la monarchie, marchant tou-

jours à l'état populaire, en se retenant toujours au trône. Il faut qu'il choisisse, cette heure résume et interroge sa vie. Elle lui demande impitoyablement le dernier mot qu'elle a demandé en 1830 à Lafayette à l'Hôtel de Ville. M. Barrot est le Lafayette des orateurs. La république ou la monarchie sont suspendues à ses lèvres.

« Jamais, dit-il, nous n'avons eu plus besoin de
 « sang-froid et de prudence. Puissiez-vous être
 « tous unis dans un même sentiment, celui de sau-
 « ver le pays du plus détestable des fléaux, la
 « guerre civile! Les nations ne meurent pas! mais
 « elles peuvent s'affaiblir dans les dissensions intes-
 « tines, et jamais la France n'eut plus besoin de
 « toute sa grandeur et de toute sa force! Notre de-
 « voir est tout tracé. Il a heureusement cette sim-
 « plicité qui saisit toute une nation. Il s'adresse à
 « ce qu'elle a de plus généreux et de plus intime,
 « son courage et son honneur. La couronne de
 « Juillet repose sur la tête d'un enfant et d'une
 « femme. »

Le centre de l'assemblée où siègent les amis de la dynastie, salue de nouveau ces paroles de frénétiques applaudissements. Là où penche la popularité de M. Barrot, ils croient voir pencher le destin. La duchesse elle-même par un heureux instinct de reconnaissance se lève et salue la tribune. Chacun de ses gestes imprime un mouvement de

curiosité et une expression de tendre intérêt aux attitudes et aux visages. Elle se rasseoit.

Le jeune roi se lève au signe de la princesse et salue à son tour ceux qui ont applaudi sa mère. Le duc de Nemours parle à l'oreille de la duchesse. Elle se relève de nouveau avec une timidité plus visible. Elle tient un papier dans sa main. Elle l'agite en le montrant au président. Une voix féminine, claire, vibrante, mais étouffée par l'émotion sort du groupe qui l'entoure et fait courir avec un frisson un léger tintement sur l'assemblée. C'est la duchesse qui demande à parler aux représentants de la nation. Qui aurait résisté à cette voix ? qui n'aurait senti tomber sur son cœur les larmes dont elle eût été sans doute entrecoupée ? C'en était fait de la discussion. Le président ne voit pas ce geste, n'entend pas cette voix, ou affecte de ne pas voir ou de ne pas entendre pour laisser les esprits à M. Barrot. La duchesse interdite et effrayée de son audace se rasseoit. La nature vaincue, reste muette. que pourra l'éloquence ?

M. Barrot reprend : « C'est au nom de la liberté
« politique dans notre pays, c'est au nom des
« nécessités de l'ordre surtout, au nom de notre
« union et de notre accord dans les circonstances
« si difficiles, que je demande à tout mon pays de
« se rallier autour de ses représentants, de la ré-
« volution de juillet. Plus il y a de grandeur et de

« générosité à maintenir et à relever ainsi la pureté
« et l'innocence, et plus mon pays s'y dévouera
« avec courage. Quant à moi je serai heureux de
« consacrer mon existence, tout ce que j'ai de
« facultés dans ce monde, à faire triompher cette
« cause qui est celle de la vraie liberté dans mon
« pays.

« Est-ce que par hasard, on prétendrait remettre
« en question ce que nous avons décidé par la
« révolution de juillet. Messieurs, la circonstance
« est difficile, j'en conviens, mais il y a dans ce
« pays de tels éléments de grandeur, de généro-
« sité et de bon sens, que je suis convaincu qu'il
« suffit de leur faire appel pour que la population
« de Paris se lève autour de cet étendard. Il y a là
« tous les moyens d'assurer toute la liberté à la-
« quelle ce pays a le droit de prétendre, de la
« concilier avec toutes les nécessités de l'ordre qui
« lui sont si nécessaires, de rallier toutes les forces
« vives de ce pays et de traverser les grandes
« épreuves qui lui sont peut-être réservées. Ce de-
« voir est simple, tracé par l'honneur, par les
« véritables intérêts du pays. Si nous ne savons
« pas les remplir avec fermeté, persévérance,
« courage, je ne sais quelles peuvent en être les
« conséquences. Mais soyez convaincus, comme
« je le disais en commençant, que celui qui a le
« courage de prendre la responsabilité d'une guerre

« civile, au sein de notre noble France, celui-là
 « est coupable au premier chef, celui-là est cri-
 « minel envers son pays, envers la liberté de la
 « France et du monde entier. Quant à moi, Mes-
 « sieurs, je ne puis prendre cette responsabilité.
 « La régence de la duchesse d'Orléans, un ministère
 « pris dans les opinions les plus éprouvées, vont
 « donner plus de gages à la liberté; et puisse un
 « appel au pays, à l'opinion publique, dans toute
 « sa liberté se prononcer alors et se prononcer
 « sans s'égarer jusqu'à des prétentions rivales de
 « la guerre civile, se prononcer au nom des inté-
 « rêts du pays et de la vraie liberté. Voilà mon avis,
 « voilà mon opinion. Je ne pourrais pas prendre la
 « responsabilité d'une autre situation. »

XV.

Ce discours expira dans le silence ou dans les murmures. Le temps avait marché pendant que l'orateur parlait. M. Barrot était déjà dans le passé. Le présent n'était plus à lui. L'avenir lui échappait.

M. de Larochejaquelein s'élança à la tribune. Fils des héros de la Vendée M. de Larochejaquelein acceptait la responsabilité de la cause et de la gloire de son père. Mais Vendéen par le cœur, il était libéral et presque républicain par

l'intelligence. A défaut du roi légitime décapité ou proscrit par la toute-puissance des événements, il ne reconnaissait pour roi que le peuple. Il faisait appel à l'insurrection de 1830, à la liberté de tous les temps. Son habileté, c'était la franchise. sa tactique parlementaire, c'était l'honneur. son éloquence, c'était le cri soudain et toujours généreux de sa conscience. Au milieu de tant d'orateurs c'était l'orateur équestre, le gentilhomme de tribune. Sa voix avait les explosions du canon sur le champ de bataille. Sa belle physionomie, sa chevelure touffue et léonine, sa tête haute, sa poitrine en avant, son geste héroïque, imposaient aux yeux. Une certaine jovialité d'accent plaisait en lui au peuple. le peuple lui pardonnait son nom royaliste en faveur de son opposition à la nouvelle royauté.

En le voyant s'élançer à la tribune, on crut qu'il venait revendiquer la couronne pour Henri V. Un murmure révéla cette pensée. M. de Larochejaquelein l'entendit et le réfuta d'un geste.

« Nul plus que moi, dit-il, en s'inclinant légère-
 « ment devant la duchesse d'Orléans, nul plus que
 « moi ne respecte et ne sent plus profondément ce
 « qu'il y a de beau dans de certaines situations. Je
 « n'en suis pas à ma première épreuve!..... Je ne
 « viens pas élever follement ici des prétentions
 « contraires à celles auxquelles M. Barrot a fait
 « allusion. Non. mais je crois que M. Barrot n'a pas

« servi comme il aurait voulu les servir les intérêts
 « qu'il aurait voulu sauver. Il appartient peut-être
 « à ceux qui dans le passé ont toujours servi les
 « rois de parler maintenant du pays et de parler du
 « peuple. » Et puis se relevant de toute sa taille et
 adressant aux députés des centres un geste écrasant
 de vérité et de défi : « Aujourd'hui, s'écria-t-il de sa
 « voix la plus mugissante, vous n'êtes rien ! plus
 « rien ! »

XVI.

Ce mot semblait avoir transporté dans l'Assemblée l'insurrection de la rue. Les centres soulevés éclatent en cris et en gestes d'indignation et de révolte. « Quand j'ai dit que vous n'êtes
 « rien, reprend l'impassible orateur, je ne croyais
 « pas soulever tant d'orages. Ce n'est pas moi,
 « député, qui vous dirais que vous n'existez plus
 « comme députés, je dis que la Chambre n'existe
 « plus comme..... »

Le peuple se charge d'achever la phrase suspendue de l'orateur. On entend heurter contre la porte de gauche au pied de la tribune. Des cliquetis d'armes, des cris, des interpellations, des gémissements d'hommes étouffés les uns par les autres retentissent dans les corridors.

La salle et les tribunes se lèvent d'un seul bond. Des hommes les bras tendus, des baïonnettes, des

sabres, des barres de fer, des drapeaux déchirés au-dessus de leurs têtes, s'efforcent de pénétrer dans l'hémicycle. C'était la colonne du capitaine Dunoyer grossie des républicains qu'elle avait recrutés en route. Cette colonne était entrée d'abord aux Tuileries pêle-mêle avec les masses d'insurgés qui avaient envahi le château par toutes les portes. Elle y avait sauvé les gardes municipaux et les soldats oubliés dans la retraite. Parvenue ensuite dans la salle du trône, la colonne y avait été précédée par Lagrange, le combattant exalté des insurrections de Lyon et de Paris.

Lagrange tenait à la main l'abdication qu'il avait enlevée comme nous l'avons vu au maréchal Gérard, au moment où le vieux guerrier la déployait devant le peuple pour le désarmer.

Lagrange monté sur une banquette lit cette abdication au peuple, puis promenant sur son auditoire un regard d'interrogation et un sourire de dédain, il semble demander si cette misérable satisfaction suffit au sang répandu depuis trois jours? Non, non ! s'écrient les vainqueurs, ni royauté, ni règne ! Bravo, amis s'écrie Lagrange, c'est la république qu'il nous faut. A ce mot les applaudissements éclatent. des orateurs prennent le trône même pour tribune, ils s'y succèdent en brandissant leurs armes. ils y proclament l'abolition de la royauté. Le capitaine Dunoyer et les siens détachent un des

drapeaux qui décoraient le dais du trône. d'autres les imitent, déchirent les drapeaux, en partagent les lambeaux, en font des trophées, des écharpes, des cocardes. Le capitaine Dunoyer rallie autour de sien l'élite de ses hommes arrachés par sa voix au spectacle de la dévastation du château. Il reforme sa colonne et crie : A la Chambre ! Poursuivons la royauté dans l'asile où son ombre s'est réfugiée.

La colonnettraverse la Seine, longe le quai d'Orçay aux cris d'à bas la régence ! Elle se grossit en marchant de ces hommes que les courants populaires entraînent comme l'eau débordée entraîne sans choix ce qu'il y a de pur et d'impur sur ses bords. Un garçon boucher, son tablier taché de sang, brandissant un coutelas à la main. un vieillard la tête nue et chauve, la barbe blanche et hérissée, armé d'une épée nue antique sortie de quelque musée, dont la garde est formée par un pain de munition traversé par la longue lame. un modèle vivant d'ateliers de peintre ; d'autres vagabonds signalés aux regards par les lambeaux et par l'étrangeté de leurs costumes et de leurs armes, se placent d'eux-mêmes en tête des gardes nationaux et des combattants, comme autant d'éruptions des soulèvements du volcan du peuple. Des élèves de l'école polytechnique marchent entre ces hommes et la colonne. Elle s'avance au pas de course. Les avant-postes de ligne croisent en vain la baïonnette, les répu-

blicains abaissent les armes des soldats, les franchissent, aperçoivent les voitures de la cour qui attendent la duchesse aux portes de la chambre. Ils craignent que les supplications et les larmes de femme ne leur enlèvent la révolution. Ils s'avancent en tumulte jusqu'à la grille qui fait face au pont. Les deux mille hommes en bataille commandés par le général Gourgaud les arrêtent sans les repousser. On les raisonne en vain. On les somme de respecter l'inviolabilité de la représentation. « Eh quoi ! » répond l'un d'eux, nos pères ont franchi tant de fois le seuil de l'Assemblée nationale et de la Convention, et nous ne franchirions pas une fois le seuil de la corruption des cours ? »

XVII.

Le général Gourgaud se présente et les harangue. Il s'efforce de temporiser au moins avec eux. Attendez leur dit-il, je vais aller moi-même dans la salle et je vous rendrai compte des événements.

Pendant la courte absence du général, une partie des républicains gravit et franchit le mur d'enceinte extérieure, les gradins du péristyle, et tente de forcer les ouvertures qui prennent jour sous les colonnes de la façade. « Arrêtez, enfants, » s'écrie Gourgaud qui revient à eux. M. Crémieux est à la tribune. Il combat en ce moment la